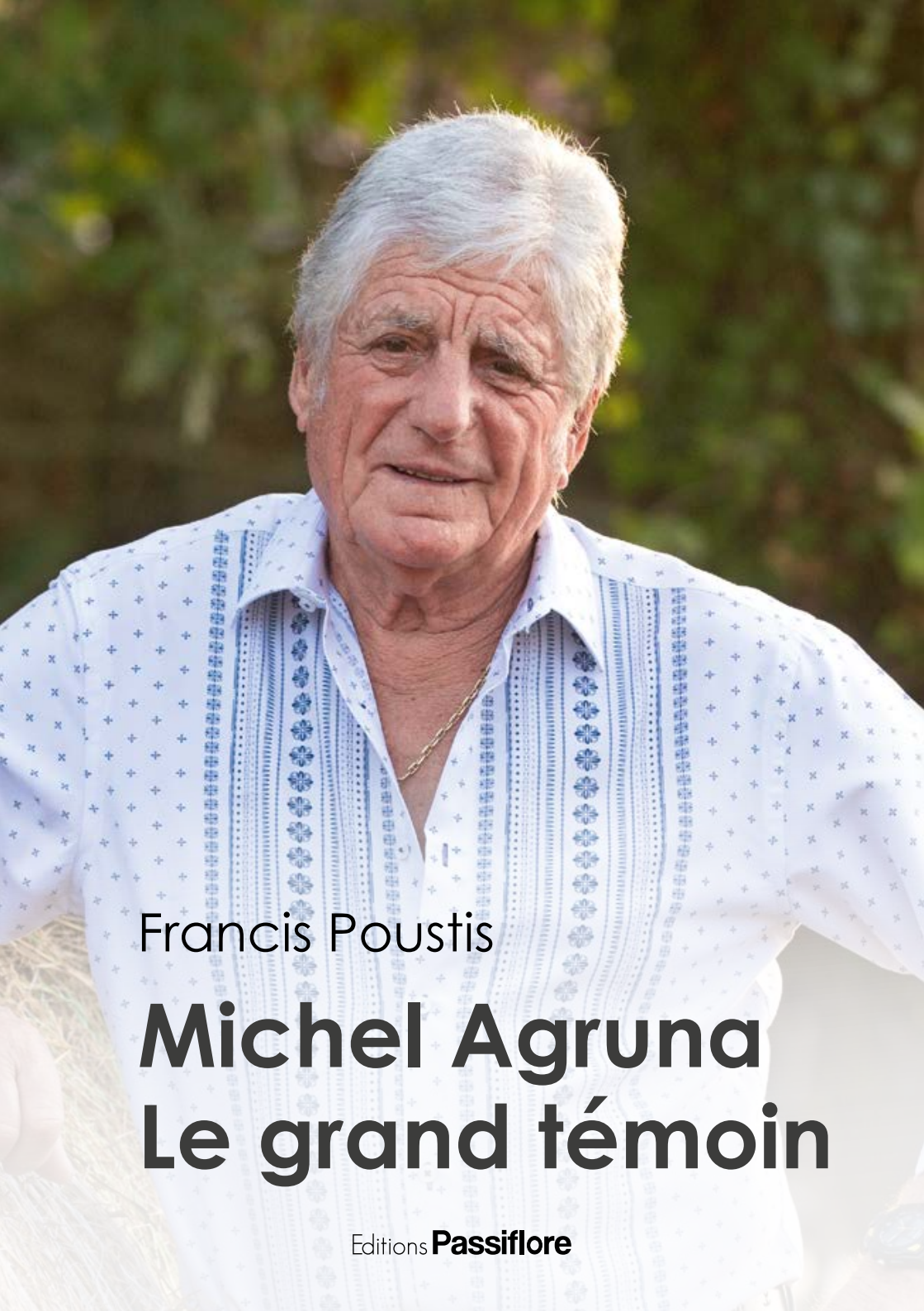


A portrait of an elderly man with white hair, looking directly at the camera. He is wearing a white shirt with a blue geometric pattern and a gold chain. The background is a blurred green foliage.

Francis Poustis

Michel Agruna

Le grand témoin

Editions **Passiflore**

DU MÊME AUTEUR

Ganadère landais en 2020, photographies de Cyrille Vidal
Fédération Française de la Course Landaise et Éditions
Passiflore, 2020

Les Acteurs du rugby landais (deuxième édition)
Éditions Passiflore, 2015

Nicolas Vergonzeanne, toujours plus haut!
Éditions Passiflore, 2014

Photo de couverture :
© Cyrille Vidal

© Éditions Passiflore – 2025
93, avenue Saint-Vincent-de-Paul – 40100 Dax
www.editions-passiflore.com

Francis Poustis

Michel Agruna
Le grand témoin

Editions **Passiflore**

Dans la catégorie Course landaise, Michel Agruna est le meilleur d'entre nous tous et risque de le rester longtemps.

Michel possède une qualité rare que j'ai trouvée quelquefois chez les hommes que j'ai eu la chance de rencontrer dans ma vie : c'est l'aptitude à voir plus large et plus loin que les autres. Il a la faculté de percevoir comment ceux qui sont autour de lui ont la capacité et la volonté ou pas à faire ce qui peut être fait. S'il défendait une proposition, c'est qu'il avait senti que le moment était mûr et qu'on pouvait franchir le pas.

Je suppose que certains toreros landais pourraient aussi dire qu'il savait mieux qu'eux-mêmes ce qu'ils étaient capables de réaliser devant une vache ou un toro. Il leur a donné la confiance nécessaire et les conseils techniques indispensables pour tenter et réussir ce qu'ils pensaient peut-être ne pas être capables de faire ou de bien faire. J'ai eu le privilège de comprendre cela en l'observant lors de l'attribution des toros pour le festival Art & Courage.

Je pense que c'est grâce à cette aptitude que Michel Agruna est l'homme qui a le mieux appréhendé ce qu'est et représente la Course landaise. Il est celui qui lui a apporté depuis 60 ans le plus d'évolutions positives.

Michel Lalanne,
président de la FFCL de 1997 à 2014

AVANT-PROPOS

Michel Agruna, l'éternel jeune homme

Silhouette élégante, démarche chaloupée, présence inaltérable, Michel Agruna arpente la planète Course landaise depuis plus de 60 ans. Ovni tombé du ciel sans crier gare, esthète, ce Bayonnais qui se considère Gascon, apporte un bain de jouvence salutaire à notre sport par son charisme, ses capacités athlétiques hors du commun, son sens artistique, sa créativité et son regard différent. Enfant de la ville, il incarne, avec son ami Guillaume Ramunchito, le mouvement de jeunesse des sixties, dans une société en pleine mutation. La révélation de son appartenance à la Brigade des sapeurs-pompiers de Paris ajoute une part de mystère au personnage et laisse songeur quant à sa propension à révolutionner la discipline du saut.

Dernier des monstres sacrés, Michel Agruna est le seul, dans l'histoire, à avoir occupé toutes les fonctions possibles en Course landaise. Cette particularité lui confère une expérience et une vision uniques.

Doté d'une intuition remarquable et animé par la passion, Michel conserve l'enthousiasme de sa jeunesse. Aujourd'hui octogénaire, il dirige toujours sa ganaderia et vit à plein temps au milieu de ses bêtes qu'il chérit telles des enfants. Fin psychologue, il possède une capacité d'empathie rare, cette aptitude à savoir se mettre à la place des autres, des acteurs, bien sûr et étonnamment aussi des coursières. Michel apprécie particulièrement les protagonistes de l'arène connectés au public.

Ses pairs le qualifient de phénomène, louent son honnêteté, son exigence et sa vaillance. L'argent n'est pas son moteur. Dur avec lui-même comme il peut l'être aussi avec son entourage, il dissimule une grande sensibilité. Il évoque souvent avec émotion les grands blessés des arènes et regrette que le mundillo coursayre les oublie.

À la fois ermite et homme de relations publiques, orateur de talent, pédagogue, il excelle dans l'utilisation de métaphores nourries par une vaste culture personnelle. Son tempérament promouvant, ses idées novatrices, son pragmatisme, suscitent l'admiration des uns mais aussi la méfiance des autres. Respectueux du passé, il conjugue la vie au futur et se démène au quotidien, dans un contexte économique et réglementaire difficile, pour conforter la tauromachie gasconne.

Michel prépare le bétail et pousse les torères à s'engager sans retenue afin d'offrir aux spectateurs adrénaline et émotions. « On nous dit de ne pas prendre de risques,

mais c'est justement ce que nous aimons. Sinon nous ressemblerions à Monsieur Tout-le-Monde. »

Après les soldats du feu, le rugby, Michel a trouvé dans la Course landaise une deuxième famille.

Sa ferme-musée en témoigne, il appartient désormais à la légende de notre tauromachie aux côtés des Joseph Barrère, Joseph Coran, Joseph Labat... Mais lui se distingue par un prénom d'archange!

Francis Poustis

1

RÉVÉLATION

Depuis six décennies, je vis une aventure extraordinaire dans l'univers de la Course landaise qui représente toujours pour moi un formidable champ d'expression et une éternelle source de passion.

J'ai été acteur – souvent novateur – tour à tour coureur de cocardes, clown taurin, sauteur, chef de *cuadrilla*, écarteur, moniteur à l'École taurine, entraîneur, cordier, ganadère et aussi élu fédéral. On dit de moi que mon éclectisme et mon engagement continu me confèrent l'avantage unique d'être le témoin privilégié d'une longue période.

À l'origine, la Course landaise ne fait pas partie de mon environnement. Né le 14 décembre 1942 à Bayonne, je me revendique pur Bayonnais, même si mes racines familiales proviennent de contrées éloignées du confluent de la Nive et de l'Adour. Mon grand-père paternel, gitan andalou venu en France au début du XX^e siècle, rencontre ma grand-mère, une Rom recueillie par des forains qui l'emploient dans leur manège. Mon père Jean, lui, épouse ma mère Maguy,

d'origine bretonne. Du sang manouche coule donc dans mes veines, mais d'aucuns diront aussi que ma détermination, mon entêtement, parfois, émanent du caractère breton.

Avec ma jeune sœur, notre enfance se déroule dans l'immédiat après-guerre, époque de privations, notamment durant les années 1945/46. Nous voyons souvent notre mère pleurer face à sa difficulté à nous nourrir. Pour caler nos estomacs, nous mangeons des rutabagas, légumes au goût répugnant. Je me promets, alors, que si un jour j'ai des enfants, jamais ils ne consommeront ce type de navet. Cette époque me marque profondément et explique en grande partie le comportement dur qui me caractérise.

Le Petit Bayonne et le quartier voisin de Saint-Esprit abritent une importante communauté hispanique composée de républicains, de communistes, d'aventuriers aussi, venus chercher refuge suite à la guerre civile espagnole et la prise de pouvoir du général Franco. Les habitants partagent une forte afición taurine vectrice d'identité et antidote à la nostalgie. Ici commence le parcours improbable qui m'emmènera plus tard à la tauromachie gasconne. Grâce à un de mes oncles, placier aux arènes, je peux me faufiler au milieu du public et assister aux corridas gratuitement, n'ayant évidemment pas les moyens de me payer un billet. Vers mes 10 ans, je découvre aussi un autre spectacle, qui met en scène des vaches, sur la fameuse place Saint-André, proche de mon domicile, lors des fêtes de Bayonne. J'ai le coup de foudre pour ces courses où une myriade de « festayres » défient de manière informelle et en toute liberté les pensionnaires – oh

combien dangereuses! – du ganadère Jo Maigret. Un face à face impromptu avec l'une d'elles, haletante, déclenche en moi un fort choc émotionnel et m'inocule à tout jamais le virus taurin qui déterminera toute ma vie. L'attrance pour ces exhibitions me permet de décrypter le comportement des coursières et d'aiguiser mon sens de l'observation qui me servira plus tard.

La force du virus est telle que je ne résiste pas longtemps à l'appel de la piste. À 13 ans, j'effectue mes premières passes de cape. Dans la continuité, avec un groupe d'amis, nous créons, pour les fêtes de Bayonne, une banda taurine. Rapidement, les prestations annuelles locales ne suffisent plus à assouvir l'intrépidité de la troupe. Nous agrandissons notre champ d'action et prenons l'autobus direction Hasparren, Bardos, Labastide-Clairence où nous attendent des animations sur les places ou dans les rues. Puis, nous débarquons dans les Landes où, souvent, après les Courses Formelles ou de Seconde, sort une vache à la cocarde destinée aux amateurs. Pour connaître le programme des manifestations, nous achetons le quotidien Sud Ouest. Ainsi, grâce aux cocardes, je découvre un monde nouveau, celui de la Course landaise, des écarteurs et des sauteurs. Désormais il ne me lâchera plus.

2

L'HÉGÉMONIE BAYONNAISE

Notre banda écume les concours de cocardes de la contrée et de la côte basco-landaise. Nous n'avons peur de rien et ne craignons personne. Des organisateurs attirés par notre réputation d'animateurs de courses de vaches nous appellent pour enflammer leurs spectacles. À Dax, monsieur Molas, promoteur de grands Toro-Ball, affrète un car de la maison Arrieumerlou pour venir nous chercher et nous ramener à notre QG, place Saint-Esprit à Bayonne. Son bras droit, Lucien Stétin, un personnage qui deviendra important pour moi, officie en tant que speaker-animateur et fourmille d'idées novatrices. Parmi celles-ci, il offre en récompense un louis d'Or au vainqueur de la cocarde. Les gratifications que nous décrochons alimentent la caisse de l'équipe. Avec ces subsides, nous achetons du tissu avec lequel ma mère couturière confectionne le soir, à l'insu de mon père, nos tenues annuelles pour les fêtes de la ville.

De cocarde en cocarde, nous suivons la ganaderia Labat, omniprésente dans les stations balnéaires de Capbreton, Hossegor et Seignosse où nous nous rendons souvent

en mobylette. André Dulucq, son homme de confiance apprécie peu que des Bayonnais rafflent systématiquement tous les prix. Pour nous compliquer la tâche, il fixe le chiffon rouge sur le frontal de l'animal avec un fil de pêche qui le rend inattrapable au raset. Qu'à cela ne tienne, malgré sa défiance, nous immobilisons la vache et récupérons l'attribut.

Un jour, à Bardos, au moment où la cocardière va sortir avec une forte prime en jeu, un jeune Basque m'apostrophe et me propose de partager la récompense si l'un de nous deux enlève le trophée. Je fais ainsi connaissance avec Michel Darritchon, qui, par la suite, me demandera de l'aider à débiter comme écarteur puis deviendra mon associé.

Malgré tout, je sors frustré de ces exhibitions. Je souhaite m'essayer au saut, mais les responsables des ganaderias, André Dulucq en tête, m'interdisent la moindre tentative.

Soixante ans plus tard, alors que les compétitions de cocarde, rythmées et spectaculaires, prennent une ampleur largement méritée, je perçois qu'elles peuvent indiscutablement susciter des vocations et contribuer au recrutement de futurs torères landais.

De la gymnastique à la voltige

Depuis mon plus jeune âge, je fréquente la salle de gymnastique des Croisés de Saint-André. En plus des sessions d'apprentissage, après l'école, en compagnie de

mes camarades, je profite des installations en accès libre pour parfaire mes mouvements. Grâce à ce travail assidu, j'atteins un bon niveau technique notamment en acrobatie.

Enfin, une première ouverture s'offre à moi, à Guiche, face à Bombita, une grosse vache sérieuse de la ganaderia Latapy. Je m'élance pour tenter le saut *de l'ange*, premier bond académique de ma carrière. Mais la bête ne démarre pas, reste arrêtée, m'attrape au genou et je termine la figure en saut périlleux, situation évidemment imprévue. Anecdote cocasse, le cameraman d'une télévision régionale en plein lancement me demande si je peux recommencer parce qu'il n'a pas filmé l'action !

Le plus incroyable, Roger Latapy, dépourvu de sauteurs au sein de son équipe, ne me propose même pas de le rejoindre. Je me rends compte qu'il est très compliqué de débiter dans cette spécialité, ce que je vérifierai par la suite. En effet, le milieu de la Course landaise et le public considèrent l'exercice de voltige tout à fait secondaire et juste bon à occuper le temps de l'entracte pendant que les spectateurs rejoignent la buvette, entre deux prestations d'écarteurs.

Je subis un nouveau refus de la part de Labat dans les arènes d'Hossegor, mais, déterminé, j'observe que dès l'ouverture de la porte de leur loge, les coursières quittent promptement la piste, se dirigent droit et avec rapidité vers l'entrée du refuge. Aussi, enhardi par l'aventure de Guiche, à la première occasion et au moment opportun, je me poste devant le toril concerné et j'effectue un simple bond à *la*

course au-dessus de l'animal. La sensation éprouvée me conforte dans mon désir de devenir sauteur.

En fin de saison 1963, Michel Vis, aîné des futures stars Ramuntcho et Ramunchito, me demande de venir à Tosse pour compléter la *cuadrilla* Larrouture décimée par les blessures. Je connais bien les frères Vis avec qui je partage une complicité gitane et bayonnaise. Dépourvu de tenue de piste, on m'habille de pied en cap : pantalon de Ramuntcho, chemise de Ramunchito, boléro d'un autre. J'ai l'allure d'un vrai écarteur, mais aucune connaissance de ce que je dois faire. Avant de partir aux arènes, le cordier, André Lux, m'interpelle. « Montre-moi comment tu fais un écart, petit ». Évidemment, je tourne à l'envers, réalisant un espèce de *quiebro*, façon *banderillero*. Il me regarde d'un air sévère, la sentence tombe : « déshabille-toi, tu ne fais pas l'affaire ». Je le fixe et lui rétorque : « Si je n'écarte pas, et bien je vais sauter ! » « Oui, c'est ça, saute, tu vas prendre une bonne châtaigne et tu seras guéri », m'assène-t-il en rigolant. Ma bande de copains m'accompagne dans l'aventure et il est hors de question que je ne me produise pas, par fierté personnelle et pour mon statut de chef du groupe. Le speaker annonce que Ramunchito, *jumper* aussi à ses débuts, va effectuer le saut *périlleux*, le summum des figures acrobatiques. La vache, nommée Toscane, prend un mauvais départ et ne le permet pas. Ramunchito me dit : « Vas-y, fais un saut à la *course*. » À la surprise générale, je réalise le *périlleux*. J'en réussis trois autres lors de la deuxième sortie. Monsieur Lucien Stétin, *débisaire* de la manifestation, se rend compte de mon potentiel. J'ose et réussis d'entrée le plus difficile.

Mes années d'apprentissage au sein des Croisés de Saint-André, mais également les sauts désordonnés en travers des coursières, accomplis dans les divers villages, m'ont sans m'en rendre compte préparé à ce moment bascule. Je prends conscience de mes aptitudes, je suis fait pour la Course landaise et les jeux taurins.



Place Saint-André. « Le sac » des fêtes de Bayonne.
Je suis le premier face à la vache. 1960. *CP*



Saut pieds joints dans le béret. Quand le toro s'arrête.
Vic-Fezensac 1978. CP

« Enfant, un face à face impromptu avec une vache, haletante, déclenche en moi un fort choc émotionnel et m'inocule à tout jamais le virus taurin qui déterminera toute ma vie. »

Michel Agruna a consacré sa vie à la Course landaise, que ce soit sur la piste ou autour des arènes. Témoin privilégié de soixante années de cette tradition gasconne qui l'habite, il a accepté de confier à Francis Poustis ses souvenirs, son expérience, mais également sa vision de l'avenir.

Acteur – souvent novateur – tour à tour coureur de cocardes, clown taurin, sauteur, écarteur, moniteur à l'École taurine, chef de cuadrilla, entraîneur, cordier, ganadère, élu fédéral, Michel Agruna aura été le seul dans l'histoire de la Course landaise à réaliser un tel parcours.

Francis Poustis est passionné de sociologie, de sports et de culture gasconne. Auteur, ancien rédacteur en chef de *La Cazérienne*, magazine officiel de la FFCL dont il a également été membre, il a souhaité recueillir le témoignage de Michel Agruna pour mettre à l'honneur son destin hors du commun.

17 €

